

**Festival des films du monde — compétition mondiale des 1^{ères}
oeuvres**
La part du blâme

Pascal Grenier

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, P. (2012). Festival des films du monde — compétition mondiale des 1^{ères} oeuvres : la part du blâme. *Séquences*, (281), 6–7.

Festival des films du monde | Compétition mondiale des 1^{ères} œuvres

La part du blâme

Depuis quelques années, le FFM propose une section qui a pour nom Compétition mondiale des premières œuvres. Ces films — près de vingt longs métrages cette année, tous présentés en première mondiale — sont une belle occasion de découvrir la relève dans le cinéma international. Certains de ces films parfois maladroits se sont révélés de belles surprises, sinon de grandes découvertes.

PASCAL GRENIER



Into the Dark

On retrouve plusieurs points communs thématiques entre trois de ces films particulièrement intéressants dans cette dernière édition du festival, trois films dans lesquels le destin des personnages s'articule autour d'un accident de voiture grave.

Tout d'abord, le film norvégien *Into the Dark* (*Inn i Mørket*) raconte le drame de deux familles et les répercussions violentes qui s'ensuivent après qu'un enfant de huit ans ait été frappé par une voiture conduite par un voisin. Alors que l'enfant est hospitalisé avec de sérieuses blessures, son père apprend que cet incident n'est peut-être pas accidentel et cherche à comprendre ce qui s'est réellement produit ce soir-là. Réalisé par Thomas Wangsmo (qui a fait une partie de ses études à l'Université Concordia à Montréal), *Into the Dark* propose une réflexion intéressante et nuancée sur la notion de responsabilité, de culpabilité, de même que sur la colère et l'esprit de vengeance. Sa mise en scène épurée et sa direction photo de style naturaliste sont en parfaite harmonie avec les états d'âme des personnages campés avec aplomb par les comédiens principaux. Une fin un peu abrupte nous fait déchanter et vient un peu ternir ce qui précède. Voici néanmoins une première œuvre bien maîtrisée et déjà mûre à bien des égards.

Avec *Welcome Home*, le Belge Tom Heene propose quant à lui une réunion de trois courts récits qui se révèlent être trois moments importants dans la vie d'une jeune femme, de retour à Bruxelles après une longue absence. Bien qu'un peu controués

et parfois artificiels, ces trois récits sont imbriqués de façon habile dans une structure dramatique atypique alors que Lila repose dans un état grave à l'hôpital à la suite d'un démêlé avec de jeunes eurocrates venus en ville pour faire la fête. Campée avec brio par la comédienne Mariah Depauw, *Welcome Home* propose une étude de personnage intéressante sur le besoin de liberté et d'indépendance. Au final, cette œuvre crue semble particulièrement audacieuse.

Le troisième film en compétition dont l'intrigue principale découle des suites d'un accident de voiture nous vient de Russie: *The Talk* (*Razgovor*) de Sergey Komarov. Ce drame musclé met en vedette Gosha Kutsenko (une des figures de proue du cinéma commercial russe des dix dernières années) dans

le rôle d'un homme qui se retrouve emprisonné à la suite d'un accident mortel. Celui-ci reprend connaissance en prison et cherche ensuite à comprendre ce qui lui est arrivé. Mené tambour battant, ce film aux nombreux rebondissements réussit son pari de garder le spectateur en haleine malgré un scénario conventionnel et pas toujours crédible. *Razgovor*, pur produit commercial, est par ailleurs un suspense angoissant, somme toute fort honnête.



Shifting the Blame



Welcome Home

Par ailleurs, le film allemand *Shifting the Blame* (*Schuld sind immer die anderen*) du jeune cinéaste Lars-Gunnar Lotz aborde, dans la même veine morale et avec la même approche confrontationnelle qu'*Into the Dark*, la notion de culpabilité et le pardon sous l'angle de la réhabilitation. Dans un centre correctionnel pour les jeunes marginaux, un délinquant est confronté à la responsable de l'établissement, qui se trouve à être une des victimes d'un crime violent qu'il a commis. C'est une œuvre forte et caractérielle qui s'éloigne des clichés associés à la profession de travailleur social.

Dans un autre registre, la comédie sentimentale *La Cerise sur la gâteau* voit les débuts à la réalisation de la comédienne italienne de renom Laura Morante. Coproduit avec la France, ce film se déroule à Paris et raconte les déboires sentimentaux d'une écrivaine (rôle campé par la comédienne-réalisatrice) qui souffre d'androphobie et sa rencontre avec un homme réservé et blessé (Pascal Albé, séduisant). Bien que sans surprise et empruntant les chemins cent fois battus de la comédie romantique typique, ce film recèle quelques moments drôles et réussis et s'avère suffisamment attachant pour faire avaler son manque d'originalité. Quelques personnages secondaires colorés (dont le couple formé par Isabelle Carré et Patrice Thibaud) rehaussent aussi le niveau de cette comédie pétillante dont les ingrédients suffiront sans doute à combler les attentes de son public cible.

Dance of the Orchids (*Soongava*) est une coproduction entre la France et le Népal qui a le mérite d'être le premier film lesbien de l'histoire du cinéma népalais. Le réalisateur Subrana Thapa aborde avec franchise et sans complaisance ce sujet encore très tabou dans la société orientale. L'action se déroule à

Katmandou et raconte l'amitié fusionnelle qui se transforme en amour passionnel entre une jeune femme qui aspire à devenir une danseuse traditionnelle népalaise et son amie. Similaire aux productions indiennes de la région de Bengale (on songe aux films de Gautham Ghose ou encore à Aparna Sen), ce film réalisé avec soin et empreint d'une grande sensualité propose une confrontation morale et générationnelle, entre traditions familiales et modernité.

Mais assurément le film le plus maîtrisé et le plus intéressant de cette compétition a été *Casadentro* de la réalisatrice péruvienne Joanna Lombardi. Récompensée à la fois du Zénith d'or et du Prix de la FIPRESCI, cette œuvre intimiste et impressionnante raconte le week-end d'une femme à l'aube de ses 81 ans. Partageant une maison tranquille et provinciale du Pérou avec ses trois servantes, la vieille dame reçoit la visite de sa fille et de sa petite-fille pour son anniversaire. La jeune réalisatrice — fille elle-même d'un des plus grands réalisateurs péruviens, Francisco J. Lombardi — présente non seulement un portrait vibrant de trois générations de femmes, mais également un beau témoignage sur le passage du temps. Avec ses nombreux plans fixes et d'ensemble entrecoupés parfois de gros plans sur les mains usées par le temps de la vieille dame ou de sa servante de longue date, *Casadentro* est riche en détail (l'immense maison désuète d'un point de vue matériel). La cinéaste filme le quotidien, sa routine; les faits et gestes anodins et sans grande importance se révèlent plus significatifs que les événements qui se déroulent. Cette œuvre révélatrice mériterait certainement une sortie en salle et une distribution importante.